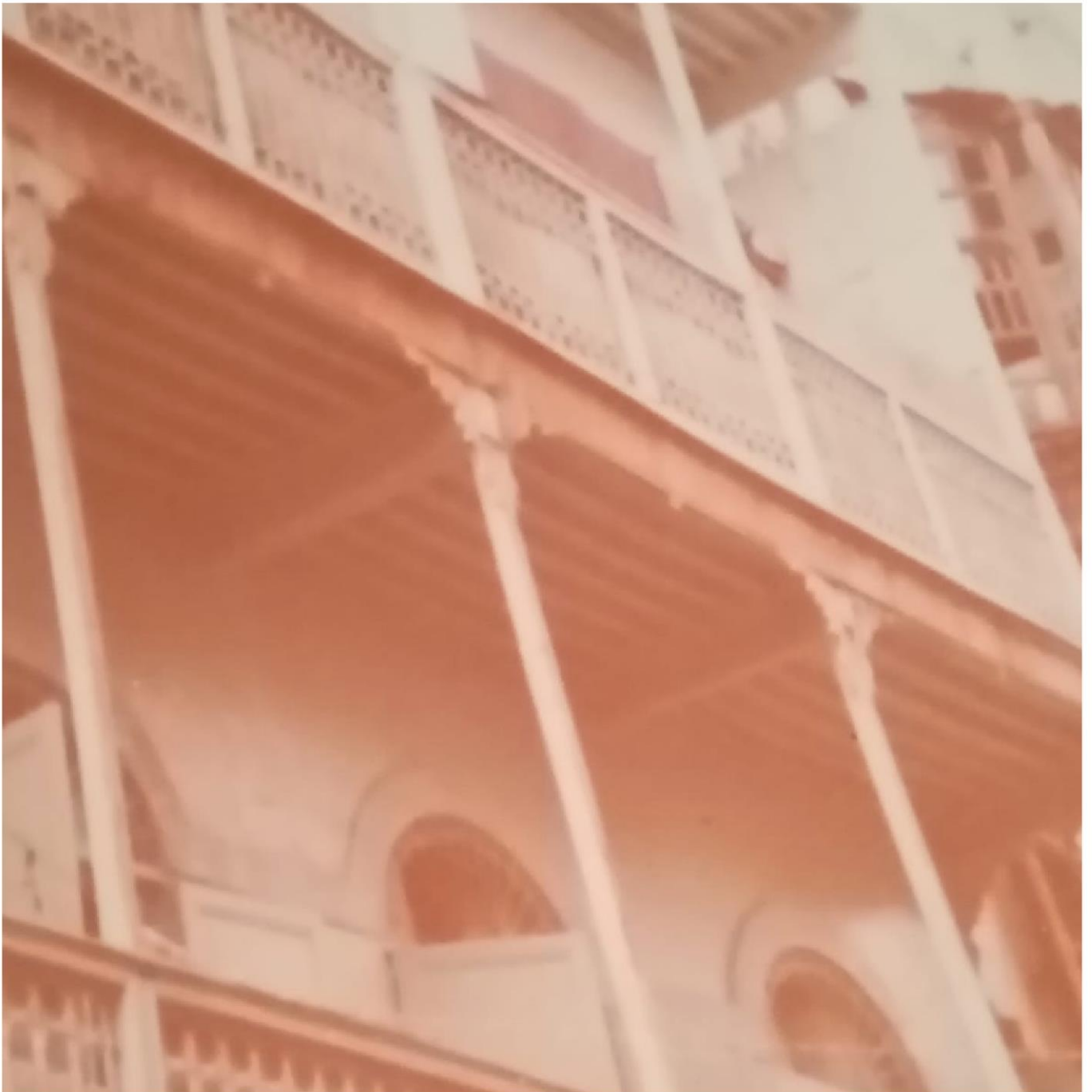


Judah M. Bensimhon

Médecine et médecins à Fès avant le protectorat



Conférence donnée aux « amis de Fès » par Monsieur Judah M. Bensimhon le 24 janvier 1951 puis publiée en 10 articles dans le quotidien marocain Le Courrier du Maroc en 1952

Ce texte, qui contient la totalité de la conférence, a cependant été retravaillé en partie en tenant compte des différentes notes manuscrites et dactylographiées des archives de mon grand –père Monsieur Judah M. Bensimhon.

Jeanne Lévy. Janvier 2021.

Permettez-moi tout d'abord de vous dire que je n'ai ni la compétence ni l'éloquence des grands orateurs que vous avez l'habitude d'entendre ici aux «amis de Fès », mais je viens ici comme un témoin appelé à la barre pour dire ce qu'il a vu. C'est donc une causerie sans prétention que vous allez entendre ce soir, parfois bizarre et quelquefois intéressante.

Je vais donc vous raconter les moyens de médication par lesquels on soignait les malades, sans médecin ni pharmacien et sans hôpital car ils n'existaient pas encore dans la ville de Fès, à la fin du XIXème siècle. Je citerai aussi dans la partie historique, les noms des quelques médecins qui ont exercé plus tard à Fès.

1.

Le malade pouvait se soigner de deux façons différentes et simultanées, d'abord au moyen des plantes et drogues en usage dans la médecine empirique, ensuite avec l'aide du sorcier car le sorcier à l'époque faisait partie du corps médical. Si l'on pouvait se passer du médecin, on ne devait pas négliger la consultation du sorcier...

La croyance populaire imaginait que toute maladie était la manifestation d'une attaque provoquée par des êtres invisibles appelés *jnoun* ou élémental. Il fallait donc en même temps que les drogues, et pour rendre efficace l'action du sorcier, neutraliser l'attaque provoqué par ces êtres invisibles.

Nous allons énumérer certaines maladies et leurs traitements en commençant par l'accouchement et par le premier âge de l'enfance.

L'accouchement marquait un événement important tant du point de vue religieux que du point de vue personnel et familial, surtout si le nouveau-né devait porter le nom du chef de famille récemment éteint.

La sage-femme, vêtue de son châle de laine rouge, s'installe au milieu de la chambre où doit se passer l'accouchement. Elle prend position en face de l'accouchée pour recevoir l'enfant à sa naissance. L'accouchée est entourée de

ses parentes, des parentes de son époux, de ses voisines et de ses bonnes lorsqu'elle en avait. Chacune des assistantes prononce des formules d'encouragement à l'accouchée, l'invitant à faire des efforts.

La naissance du nouveau-né est annoncée par la sage-femme qui manifeste sa joie par le terme "*Bbarek mesdod*" (béni et prospère) si c'est un enfant du sexe masculin.

La mère et l'enfant s'entouraient de toutes sortes d'amulettes et de formules préservatrices du mauvais œil et des visites des génies. Une cérémonie de conjuration du mauvais sort qui pourrait s'abattre sur le nouveau-né pouvait avoir lieu tous les soirs à minuit : on frappait sur les murs intérieurs de la chambre de l'accouchée avec un sabre, une baïonnette ou tout autre objet tranchant.

Personne ne devait quitter la maison ni laisser sortir un objet, ni même de l'eau pendant une période de 40 jours, de peur de voir le lait de l'accouchée se tarir. À toute demande d'eau on répondait "*aandna larbin*" (nous avons la quarantaine.)

Aucune femme indisposée ne devait entrer dans la pièce de l'accouchée ; les visiteuses de circonstance restaient en dehors de la pièce.

L'accouchée devait porter à son bras en forme de bracelet, un gros fil noir auquel on attachait une "*aafssa*" ou noix de galle.

La première opération consiste à couper le cordon ombilical qui attache l'enfant à sa mère. La sage-femme l'attache avec un fil de soie rouge, coupe avec un canif et brûle le surplus avec la flamme d'une bougie. Cette cautérisation suffisait à aseptiser. Les instruments étaient rares à l'époque et parfois une seule personne en disposait.

La circoncision est le deuxième stade dans la vie du nouveau-né de sexe masculin. Cette opération se pratique chez les israélites le huitième jour de la naissance par un praticien appelé *mohel* et non par un médecin. La même opération dans les milieux musulmans se pratique selon le choix des familles, du jour de la naissance à l'âge de 7 ans, par un praticien appelé *hzzam* ou coiffeur. Le coiffeur en effet jouait un rôle important dans la médecine

empirique. C'est lui qui pratiquait la saignée sous toutes ses formes et il exerçait souvent également le métier de dentiste.

La petite vérole était une des graves maladies qui touchait les enfants et que l'on redoutait. Le vaccin était considéré comme un luxe que se réservaient certaines familles. D'ailleurs une seule personne savait l'appliquer dans toute la ville. Nous la citerons ultérieurement.

Dans l'esprit de la population, la petite vérole pouvait guérir des défauts ou des malformations survenues à la suite de la rougeole. Mais, si celle-ci venait après, elle les aggravait, au contraire, ce qui justifie l'expression arabe *dé khalla zdri, kamlo bohamron* (ce que la petite vérole a épargné fut abimé par la rougeole)...

La rougeole occasionnait chaque année une mortalité importante chez les enfants, de sorte que l'on n'osait plus l'appeler par son nom *bohamron*, désignée ainsi à cause de l'éruption de taches rouges qu'elle faisait paraître sur la peau. On l'appelait alors *el mbarek* (le salut) pour souhaiter que la maladie soit saine.

Les soins de rigueur étaient de 21 jours divisés en trois périodes de 7 jours chacune. La première période était considérée comme la plus dangereuse.

La chambre du malade devait rester rigoureusement fermée, les murs et le lit devaient être tapissés de tissus de couleur rouge, le malade entouré d'objets rouges parmi lesquels figuraient les raisins secs rouges.

On devait veiller toute la nuit au chevet du malade et on recommandait particulièrement de lui couvrir les oreilles.

La veille du 7^e jour au soir était considérée comme le moment le plus critique de la maladie, on l'appelait *lilt el berza* (la nuit de l'apparition). Si l'enfant passait le 7^e jour sans complications, il était sauvé.

Le même soir, on devait apporter à l'enfant des bonbons et autres douceurs pour l'égayer et le distraire.

Comme pour l'accouchée, on ne devait rien laisser sortir de la maison et aucune femme indisposée n'avait accès à la chambre du malade.

On ne craignait pas la contagion, au contraire, on la provoquait pour les enfants de la même famille, surtout les années où la maladie était déclarée saine ou bénigne. On décrétait alors « *el mbarek salem* » c'est-à-dire la rougeole est saine.

Pour toute médication de cette maladie, on chauffait la chambre avec un poêle de cuisine, on couvrait chaudement le malade avec des couvertures rouges, on lui administrait des boissons chaudes de manière à provoquer une transpiration active et suivie.

On pourrait croire que cette coutume de tapisser la chambre de rouge provenait d'une superstition quelconque mais il n'en n'est rien. Je trouve dans une revue ancienne de 1908, "la presse médicale" numéro 63, un article relatif aux observations de monsieur Simonescu, ayant pour titre la rougeole et la lumière rouge. "La lumière rouge a une influence abortive remarquable sur l'évolution de la rougeole et de ses symptômes les plus graves. Probablement que l'agent morbilleux et sa toxine perdent très rapidement de leurs propriétés pathogènes sous l'action de la lumière rouge. L'avenir et l'observation de faits plus nombreux nous donneront la solution du problème en ce qui concerne le mécanisme de la photothérapie "écrit-il.

Il est signalé d'autre part que **le docteur Chatinière** traitait la rougeole par la lumière rouge (rideaux rouges aux fenêtres) et il a remarqué que l'éruption était très atténuée, la fièvre amoindrie et les complications prévenues par cette photothérapie.

2.

Maladies des yeux (*el aynin*) La conjonctivite, dans ses diverses phases, était une maladie infantile courante à l'époque. Ce mal attaquait souvent les enfants en automne et on expliquait sa survenue par la consommation de grenades aigres dont les enfants étaient friands à l'époque.

On soignait ce mal par une instillation directe du lait d'une femme allaitant. On versait sur une poignée de graines de fenouil préalablement mâchées par la personne qui devait s'en servir, du lait directement du sein, sur cette pâte déposée sur un tissu et qui, roulé sur lui-même, servait de compte-gouttes.

On instillait cette préparation dans les deux yeux du malade pendant plusieurs jours jusqu'à complète guérison. J'ai assisté à de nombreux cas de malades guéris au moyen de cette médication.

Pour calmer l'inflammation des yeux et le prurit qui s'attaquait aux paupières, on faisait bouillir une poignée de roses rouges provenant de préférence de la région du Tafilalet, au sud du Maroc, appelée communément *el ouerd el Filali* qu'on laissait refroidir et dont on se servait pour laver les yeux. Les roses rouges sont efficaces pour leurs propriétés astringentes en cas d'inflammation oculaire.

On préconisait, pour soigner une taie de la cornée appelée "*el blade del ain*" l'instillation dans l'œil du fiel d'un corbeau récemment égorgé.

Une autre médication non moins curieuse pour soigner une taie de la cornée consistait dans l'emploi de la pelure rouge des radis longs, légumes comestibles en usage très répandu au Maroc appelé « *el fegel* ». On enlevait la pelure rouge d'un radis qu'on écrasait pour en extraire le jus et on l'instillait dans l'œil malade au moyen d'un tissu fin qui servait de compte-gouttes.

On prescrivait aussi de laver les yeux malades au moyen d'un blanc d'œuf et de les toucher avec une pièce de monnaie en or pour fortifier la vue. Je me souviens avoir vu des gens se servir d'une pièce en or, un louis d'or français.

Lorsqu'un enfant recevait un coup sur l'œil, on faisait "sortir le coup" en suçant la tempe du côté de l'œil et la boursoufflure se dégonflait.

Pour l'inflammation de l'œil et des paupières, on appliquait souvent un pansement trempé dans de l'eau de rose additionnée du jus de feuilles de coriandre ou *kasbor*.

Lorsqu'un enfant, en tombant, recevait un choc sur le front ou sur la tête, on lui appliquait un papier bleu mouillé pour faire "revenir le coup", disait-on à l'époque, collé à l'aide d'un levain de farine, en guise de pansement humide. Cela s'appelait "*teflequa*" (coup subi).

La méningite était une grave maladie qui attaquait les enfants et à laquelle on ne connaissait aucun remède. L'enfant criait de toutes ses forces et on ne savait pas ce que c'était. On s'adressait alors au sorcier qui, naturellement, expliquait que l'enfant avait été attaqué par les génies. Il assurait qu'on ne devait pas s'inquiéter de son état. J'ai assisté à un cas où le sorcier appelé a procédé de la sorte : sur une assiette de terre cuite, il a écrit avec une plume taillée d'un brin de roseau trempé dans de l'encre noire, quelques lettres en hébreu et fait un dessin. Avec les doigts, il délaya le tout dans un peu d'eau, dessin et écriture, qu'il fit boire à l'enfant. L'enfant ne guérit pas, il mourut quelques jours après.

On conseillait aussi pour soigner cette maladie, de faire boire à l'enfant sa propre urine et l'on prétendait que ce mal venait à la suite d'une peur ou de la vision d'un animal effrayant.

Tant que l'enfant résistait à la mort, on essayait d'autres moyens que les praticiens indiquaient : des saignées du côté de la nuque, un pigeon égorgé coupé en deux que l'on mettait sur la tête du malade pour que sa chair fraîche absorbe le mal, etc. On employait aussi la plante nommée *rota* ou la rue, séchée et pilée que l'on plaçait sur la tête du malade.

Les vers intestinaux. Lorsqu'un enfant devient grincheux, emporté, et pleure à tout instant et surtout lorsqu'il se gratte constamment l'intérieur du nez, c'est qu'il est ennuyé par des vers intestinaux. Dans ce cas le remède était simple : on préparait un gâteau composé des graines d'une plante appelée "*essih el ghrissi*" qui est, je pense, de la tanaïsie, cuite avec du miel, que l'on donnait à l'enfant le matin à jeun. Ce remède efficace débarrassait l'enfant de ses parasites. Ce médicament avait dit-on, la particularité d'influer sur la vision et son consommateur voyait les objets en jaune, ce qui, naturellement, amusait l'enfant qui le prenait. Il était cependant recommandé d'éloigner l'enfant au moment de la cuisson car l'odeur de cette plante avant sa consommation éloigne les vers qui se cachent dans les parois du corps. On employait aussi la même plante, bouillie, en lavement, en prenant la même précaution d'éloigner l'enfant du breuvage pendant la préparation.

On se servait aussi d'ail mélangé avec du lait, ce qui faisait un excellent vermifuge à peu de frais.

Contre le ténia appelé "*el med*" ou "*hab akraa* ", on donnait le matin à jeun des graines de groseille pendant plusieurs jours, jusqu'à l'expulsion du ténia.

Les oreillons. Pour remédier aux oreillons, on appliquait sur les mâchoires de la mie de pain mouillée de lait chaud, que l'on faisait tenir à l'aide d'une toile. On préconisait en outre un exercice particulier qui consiste à mettre la 2e phalange du pouce tenue verticalement entre les dents de devant. Cet exercice répété avait pour but de redresser les mâchoires et le malade finissait par guérir.

Pour guérir une maladie des oreilles appelée "*rozamel*" on appliquait sur une feuille d'oignons une partie de la plante appelée "*combr*" pilée et délayée dans de l'huile d'olive pure, en une sorte de cataplasme sur l'oreille.

Contre les insectes ou les vers qui se trouvaient à l'intérieur des oreilles ou d'autres parties du corps, on appliquait du raisin sec mélangé avec un grain de la plante appelée "*esseber*".

Pour calmer le bourdonnement d'oreille, on avait l'habitude de verser dans l'oreille le jus d'un oignon pressé.

Pour retirer un insecte (mouche ou punaise) emprisonné dans l'oreille, on versait un peu d'huile dans le trou de l'oreille, l'insecte ne tardait pas à remonter à la surface et on le retirait alors facilement.

3.

Les problèmes de dentition. La période de la dentition posait problème aussi bien à l'enfant qu'à sa maman. On préconisait d'absorber du sirop de coing contre les dérangements intestinaux que cela occasionnait.

Contre le mal de dents, on utilisait des clous de girofle et on gardait dans la bouche une gorgée d'eau de vie.

Pour curer des dents cariées, on faisait une infusion avec les graines d'une plante appelée "guinguite" que l'on plaçait dans un pot de terre cuite. On soumettait la bouche à la vapeur de l'infusion et on disait que les vers contenus dans la bouche tombaient en masse. L'évaporation de l'infusion des semences dans l'eau bouillante calme les douleurs des dents. Cette drogue est appelée communément "zrihth guinguit"(jusquame noire).

Lorsqu'une dent tombait, on devait obligatoirement la jeter dans le puits. On s'adressait au "Cheikh el bir" ou patron du puits, par la formule:" canaaté senth el hmar, aateni sent el ghzal."(Je vous donne une dent d'âne, donnez-moi une dent de gazelle).

La coqueluche. Pour guérir les enfants de la coqueluche appelée en arabe « *el aaouga* » on employait des graines d'ortie ou « *el harriqa* » pillées ou cuites dans du miel. La même potion servait aussi à calmer la toux des enfants. On récoltait cette plante à l'emplacement appelé Ras El Fil (actuellement Place du Commerce) à côté de la poste.

On soignait aussi la coqueluche au moyen d'autres plantes, notamment le coquelicot qu'on faisait distiller au mois d'avril et que l'on vendait dans des bouteilles sous le nom de *el ma d'elghrossat*, (l'eau des plantes).

Pour endormir les enfants qui avaient l'habitude de pleurer la nuit, on leur administrait quelques feuilles de pavot appelé *el kherkhassa*, dans du miel.

Les maux de ventre et d'estomac. En général, on ne connaissait pas, à l'époque, les noms de beaucoup de maladies et pour dire qu'une personne était malade on employait le terme en usage jusqu'à nos jours: " *maarf asch aando*" (on ne sait pas ce qu'il a).

C'est ainsi que pour toutes sortes de coliques, on administrait tout d'abord un verre de vin avec une pincée de cumin pilé.

S'il s'agissait d'une colique violente au ventre, on employait le procédé suivant : on garnissait la moitié de la coque d'une noix avec du beurre salé

ancien (*smen el hayi*) que l'on appliquait sur le nombril et on l'attachait au moyen d'une toile autour du ventre en guise de pansement.

Lorsqu'on sentait le mal au-dessus du ventre, c'est-à-dire dans la région de l'estomac, on prenait le matin à jeun une cuillerée à soupe pleine de cendre de charbon sur laquelle on pressait la moitié d'un citron acide. On appelait ce breuvage *elaarossa dermad* car il lavait, dit-on, l'estomac (*kaiakhssal ezof*).

Si la colique était du côté du foie, une grande cuillerée d'huile d'olive prise le matin à jeun faisait l'affaire. Si le mal provenait d'un état d'ivresse très accentué, un verre d'eau-de-vie mélangé avec du poivre et une cuillerée d'huile le dissipait.

Contre l'hydropisie d'une partie du corps, on enveloppait le malade d'un emplâtre composé de feuilles pliées de *kesbor*, dans un linge autour du corps. La guérison était probante, paraît-il.

Les rhumatismes. Pour guérir les rhumatismes, on employait plusieurs espèces de plantes, mais plus particulièrement *el mkhiniza* (verveine officinale) ; *el herf* (cressonnette) ; et *ainb eddib* (morelle). Ces plantes pilées et mélangées, appliquées sur la partie douloureuse avaient la propriété de calmer la douleur et de soulager le malade.

Les gens de la campagne préconisaient une plante appelée *askom* et une autre appelée *el methnan* contre les douleurs musculaires et les rhumatismes.

Un autre remède plus spécifique consistait à porter une bague en métal au petit doigt de la main. Dans d'autres cas, selon le praticien, le malade se faisait trouser le lobe de l'oreille et on y attachait un anneau de métal, du laiton le plus souvent.

Un chérif de la ville de Nadroma, en Algérie, passait de temps en temps à Fès et soignait de la sorte des rhumatisants qui s'adressaient à lui. Il fait trouser au moyen d'un fil de cuivre très mince qu'il tire d'une bobine, le tragus de l'oreille. Il y fait passer un petit anneau du même fil en récitant quelques formules. Je me suis renseigné auprès de diverses personnes soignées de la sorte qui m'ont affirmé avoir été complètement guéries; d'autres ont reconnu avoir été soulagées de leurs douleurs durant plusieurs années.

Un autre remède local consistait à mélanger une demi-livre d'une plante appelée "*essentgoura*" avec une demi-livre de miel. On en faisait des pilules à prendre pendant 7 jours.

Pour la guérison des maladies des reins, on se servait de la plante appelée *el lfathel* (*lavendula stoechas*) en même temps que pour l'hydropisie du ventre qu'on prenait en infusion le matin à jeun ou le soir avant de se coucher.

La sciatique. Le moyen le plus courant pour soigner une sciatique (en arabe *bozalocm*) était un cataplasme de romarin. Cette plante était également indiquée contre l'hydropisie du pied ou du talon.

Un habitant de Bhalil, petite ville à côté de Sefrou, avait la spécialité de guérir la sciatique par un moyen curieux appelé "*iktaa et aark*"(couper le nerf) qui consiste à porter le mal sur une plante. Après avoir rendu visite au malade, le praticien se rendait à l'aube dans un champ pour couper une plante particulière, en prononçant la formule suivante: "je ne coupe pas la plante, je coupe le mal du malade X.... A la suite de quoi, les douleurs cessaient et le mal disparaissait...

4.

La fièvre. Pour calmer la fièvre, on mettait sous l'oreiller du malade une touffe d'une plante appelée "*maisro*" que l'on cueillait dans le cimetière.

Une autre plante, cueillie dans le même endroit, l'"*odno*" calmait aussi les troubles provoqués par la fièvre.

Les feuilles et le bois du thuya, appelé en arabe "*el aaraar*" employés en infusion calmaient également la fièvre. Une expression en arabe s'en fait l'écho: "*el aaraar makaykhali hata aar*"(le thuya ne laisse aucun mal).

Contre la fièvre on mettait sur la tête du malade une plante, *el mkhiniaa*, pilée et arrosée avec de l'eau de rose ou *ma-ouard*, que l'on appliquait au moyen d'un mouchoir ou d'un tissu.

Un autre moyen, plus curieux, pour faire baisser une fièvre violente consistait à demander au malade de mordre l'oreille ou la queue d'un âne, et le mal, paraît-il, se reportait sur l'animal.

Le paludisme était soigné à Sefrou à l'aide d'une once de cumin pilé mélangé à du miel que l'on prenait à jeun pendant 7 jours.

La typhoïde, désignée sous le nom de « *essalma* » (le salut) se soignait grâce à une consommation suivie de pêches.

La migraine ou le mal de tête : on faisait usage de deux rondelles de papier bleu que l'on collait sur les deux tempes avec du mastic chauffé. Dès que le mal disparaissait, le papier tombait de lui-même. Il était rare de ne pas rencontrer chaque jour des personnes marquées ainsi de rondelles bleues collées sur les tempes.

Les palpitations. On se servait d'une plante appelée communément « *rota* » (la rue). Séchée et pilée, elle était prise à jeun chaque matin jusqu'à complète guérison.

Les infections de l'oreille. Pour en guérir, on se servait de la même plante, « la *rota* », que l'on faisait cuire et que l'on injectait dans l'oreille.

Les crises d'asthme se soignaient avec de la moelle de pieds de bovins cuite et concentrée en jus.

Le diabète. Un habitant de Mogador avait la réputation de guérir le diabète à l'aide d'une préparation à base d'une plante appelée "*el halhal*" qui est une espèce de lavandura ou de valériane. Cette dernière plante servait aussi à guérir les calculs. L'infusion d'une plante appelée "*marriouth*" ou "*marrube*" était d'un usage constant pour les malades atteints du diabète. Un régime suivi de cette plante améliorait l'état général du patient. J'ai été témoin de certains cas où l'utilisation de cette plante avait été très efficace.

Les blessures et ulcères. On se servait d'une plante de la même espèce appelée "*mérioua ezerrahia*" (*ezzefh* signifie blessure en arabe).

Le mauvais œil était considéré comme la cause directe de la maladie. Il était admis qu'un fort et mauvais regard émanant d'un individu ayant un regard étrange pouvait causer du mal à un autre individu ou à un objet particulier. Le mauvaise œil est désigné en arabe par le terme « *el âin* ».

On croyait que le mauvais œil pouvait être provoqué soit volontairement soit involontairement.

Voici comment on explique le mauvais œil volontaire : à la suite d'une haine continue et suivie entre deux individus, les rapports s'envenimant pouvaient créer une "charge" qui pouvait être lancée à l'adversaire. C'est l'une des formes de l'envoûtement par haine.

S'il advenait que la personne visée soit plus forte que son provocateur, le "coup" revenait à l'envoyeur, c'est le choc du retour. L'un et l'autre pouvaient être l'objet d'une attaque par le mauvais œil.

Ce mal est habituellement transmis par l'organe oculaire, d'où son nom, car l'œil est considéré comme l'organe qui exprime et transmet la pensée.

Cependant, on admettait aussi qu'involontairement, un individu laisse échapper un "mauvais regard" qui serait l'équivalent de propos malveillants à l'encontre d'un autre individu ou d'un objet convoité.

C'est pour parer à cette éventualité que l'usage exigeait que soient prononcées des formules comme "*tharek Allah*" (que Dieu le bénisse) ou "*belkhamsa* (le

chiffre 5), à la vue d'une personne ou d'un objet dont on veut vanter les mérites.

Pour remédier à l'effet provoqué par le mauvais œil, on avait recours à de nombreux procédés.

En premier lieu, le "*tesbir*" (la mesure de l'empan). La personne appelée à procéder au "*tesbir*" prend un mouchoir ou un objet dont se sert le malade. Elle mesure 3 empan avec la main droite et fixe la limite avec le pouce de la main gauche. Cette opération devait se répéter 3 fois, et si, à la 3^{ème} fois, le pouce de la main droite dépassait la limite fixée, c'est qu'il y avait mauvais œil.

Le praticien ou la praticienne fait un nœud dans le tissu qui a servi à l'empan et le dénoue près de la face du malade. Si celui-ci commence à bailler, c'est le signe que le mauvais œil se déplace pour le quitter.

Une deuxième opération consistait à laver le seuil de la maison du malade. Celui-ci devrait alors se laver les mains et la figure avec ce liquide et boire le reste.

Si le mal persistait, on avait recours à un troisième procédé qui consistait à faire circuler en public une assiette remplie de raisins secs rouges. Le porteur d'assiette circulait dans toutes les synagogues, le samedi, à la prière du matin. À son passage, chacun des assistants devait faire un signe de résignation en faveur du dénouement du mauvais œil. On délayait alors ces raisins secs dans un peu d'eau que l'on donnait à boire au malade.

On faisait aussi usage d'une fumigation désignée sous le nom de "*tébkhira del ayne*" que l'on achetait chez le droguiste. Une autre fumigation était composée en partie de "*esseb*"(alun) et de "*harmel*"(harmel). Les malades qui en faisaient usage croyaient voir dans la fumée qui montait du brasier la forme de l'œil.

Pour préserver un immeuble ou une entreprise du mauvais œil, on y faisait suspendre un fer à cheval. L'usage du fer à cheval se perpétue de nos jours.

Il ne faut pas tout de même s'imaginer qu'il n'y avait que le mauvais œil, il y avait aussi le bon regard qui agit par son influence bénéfique.

Contre la morsure de vipère ou de serpents venimeux, le coiffeur pratiquait avec son rasoir une ligature au-dessus de la morsure et faisait saigner la plaie. On appliquait sur celle-ci une dose de tabac à priser que l'on couvrait d'une grosse datte miellée. Une seule femme avait la spécialité de cette médication au Mellah. D'autres praticiens cautérisaient la plaie au fer rouge.

Voici un autre moyen à l'aide duquel j'avais été soigné le jour où j'ai été piqué à la cheville par un scorpion. Après avoir fait saigner l'endroit piqué, on avait appliqué sur la plaie un poulet tout juste égorgé et coupé en deux.

Pour éviter la visite désagréable d'un scorpion, on affichait à l'entrée de la chambre un dessin de scorpion ainsi que quelques formules cabalistiques.

Les piqûres de guêpes ou autres insectes. Après avoir retiré le dard, on appliquait sur l'endroit touché, de la cendre de charbon de bois que l'on avait préalablement mouillée. (On conservait dans toutes les maisons une réserve de cendre qui servait généralement à blanchir le linge). Le gonflement et la douleur s'estompaient aussitôt.

5.

Les attaques d'épilepsie étaient considérées comme des maladies graves provoquées par les génies. Le malade tombait par terre, tremblait, et son entourage avait peur de l'approcher, on disait alors « *kabdoh znoune* » (les génies le possèdent). On versait sur lui de l'eau, du sel et on mettait dans sa main une clé ou un morceau de fer.

Pour cette maladie spécifique, on s'adressait à certaines femmes spécialisées en la matière. Elles savaient comment se concilier les faveurs des génies par des offrandes et autres moyens. On préparait un repas appelé « *el béssis* » en l'honneur des génies, que l'on servait à l'abattoir, lieu où se tenait l'audience de minuit. Ce repas consistait en un mélange de semoule et d'huile pour la première nuit, que la femme éparpillait à côté des fontaines et des fours

publics, lieux généralement fréquentés par les génies à partir de minuit. On servait le même repas la deuxième nuit en y ajoutant du myrte rouge. La troisième nuit, on servait le même repas que le précédent en y ajoutant des graines de coriandre séchées. La praticienne devait prononcer la formule suivante : « le myrte est pour vos hommes et les graines de coriandre pour vos enfants. »

Plus tard, malgré la vulgarisation de la médecine et l'augmentation du nombre de médecins, ces pratiques se poursuivirent. Cependant, le progrès aidant, l'abattoir se modernisa, les rues furent éclairées à l'électricité, et on considéra que la propreté éloignait l'impact des génies et leur présence fréquente.

La syphilis ou les maladies de peau. On utilisait alors une médication plus sérieuse, celle d'une plante dont les propriétés sont reconnues par la médecine officielle. Cette plante, c'est la "*aassba*" (salsepareille), qui a des propriétés dépuratives.

Un régime de 40 jours devait être rigoureusement suivi: le malade devait s'abstenir d'alcool, de mets acides et de fumigations. Il s'alimentait de viande boucanée, de *khleh*, préparée avec de l'huile et des œufs.

La salsepareille nettoyée devait être pilée et absorbée chaque matin à jeun, à raison d'une cuillerée par jour, plus une pincée à priser par les narines. Ce même traitement se poursuivait pendant une seconde période où l'on mélangeait salsepareille et clous de girofle pilés et cuits avec du miel.

Hydropisie. On utilisait les moyens suivants : en premier lieu, on faisait une application d'une certaine plante délayée dans de l'eau de vie ou dans de l'eau de rose naturelle, sur l'endroit malade. Cette médication a pour effet d'arrêter le gonflement des parties atteintes. On entourait alors la partie malade et même le corps d'un emplâtre composé de feuilles de coriandre pilées qui provoquaient une transpiration abondante. J'ai assisté à des guérisons obtenues par ce procédé.

On pouvait guérir aussi de l'hydropisie en consommant pendant 15 jours des oignons blancs cuits ou crus.

Pratique de la saignée. La saignée sous ses différentes formes était pratiquée par le coiffeur "*hzzam*" au moyen d'un rasoir et d'un autre instrument appelé *el mezbek* (glissant ?) destiné à piquer le nerf.

La saignée des deux côté de la nuque, au moyen d'un petit appareil en fer-blanc en forme de pipe s'appelait "*el quarere*". Le praticien, après avoir rasé sous forme de rondelles les parties intéressées, faisait des incisions et appliquait ses appareils de chaque côté de la nuque. Il mettait le tube dans sa bouche et aspirait. Dès qu'il sentait le vase plein de sang, il le retirait et enduisait l'endroit ayant subi la saignée avec de l'huile pour arrêter l'hémorragie. Cette médication (retirer du sang que l'on considère comme superflu ou vicié) avait pour but de guérir les névralgies (*edokha*), les maux de tête (*hriq erras*) et autres douleurs dans la région des épaules et du dos.

Une deuxième forme de saignée se pratiquait dans le pli du coude. Cette opération s'appelait "*el fssada*". Après avoir placé un garrot et après un massage avec la main destiné à laisser apparaitre le nerf à piquer, on piquait celui-ci et on laissait le sang couler. Dès que le sang changeait de couleur, le praticien arrêtaient son écoulement à l'aide d'un coton imbibé d'huile. Cette pratique visait à dégager la tension artérielle et soulager ainsi les maladies qui en découlent.

Une troisième forme de saignée consistait à piquer un des nerfs du dos de la main, celui qui est relié au doigt hépatique, le majeur, pour soulager le foie, ou celui relié à l'annulaire pour dégager le rein ou le cœur. Toucher au nerf du pouce était considéré comme très dangereux. Cette forme de saignée s'appelait "*essalmia*". Le praticien mettait la main du patient dans de l'eau chaude pour faire ressortir les veines et piquait la veine au moyen du même instrument. Pour arrêter le sang, il suffisait de verser de l'eau froide sur la main. Cette saignée était pratiquée pour guérir une toux opiniâtre.

Le quatrième type de saignée appelée "*tesrit*"(incision) se pratiquait dans les pieds à 4 doigts au-dessus de la cheville et jusqu'au genou, traitement contre les douleurs des pieds et du talon.

Enfin une autre pratique appelée "*el fuilté*" consistait à attacher pendant 24 heures un pois chiche à l'avant-bras enduit préalablement de chaux et de

savon mou pour ramollir la peau. Le pois-chiche gonflait et absorbait le pus qui pouvait s'accumuler, disait-on, dans les yeux. . On renouvelait l'opération en changeant de pois chiche pendant 10 jours .Cette médication avait pour but de guérir une maladie des yeux où se formait du pus.

Une autre façon encore de pratiquer la saignée, plus naturelle, se faisait par l'application d'une hirudinée, la sangsue, que l'on pêchait dans **l'oued el Aadam**, rivière des environs de la ville. On l'appliquait sur le mollet ou sur l'avant-bras. On la voyait se remplir de sang et on ne pouvait la détacher qu'après l'avoir recouverte d'une certaine dose de sel de cuisine.

6.

L'envoûtement. Cette maladie spécifique se révèle lorsqu'un individu, sans être malade apparemment, se sent dominé, subjugué, quand son esprit n'agit plus librement, quand sa pensée est bloquée et qu'il paraît être possédé par un autre individu.

Dans ce cas, il était urgent de s'adresser à une praticienne pour " le dénouer de son envoûtement". Cela s'appelait "*yhalla lithkaf*"(dénouer l'aiguillette).

La praticienne et son patient se rendaient devant une rivière. On y jetait un morceau de sucre dans la rivière en guise de salut adressé au maître invisible des lieux. Le patient jetait alors sa chemise usagée dans l'eau en prononçant la formule suivante: «ce n'est pas ma chemise que je jette dans l'eau, mais le mal qui m'intrigue, la personne qui me domine. » Puis il revêtait une chemise propre préalablement soumise à la fumigation d'une drogue appelée "*el fassokh*"(le dénouement).

Après ces différentes opérations, on estimait que l'envoûtement s'était dénoué, la personne se sentait libérée du joug qui l'oppressait.

Des faits analogues subsistent de nos jours: l'amour et la haine n'ont pas disparu et leurs remèdes ne font pas partie du bréviaire du médecin ou du pharmacien...

Médications animales. Outre les remèdes issus des plantes, certaines médications, plus ou moins appropriées, devaient leur existence au règne animal.

D'abord la thériaque, préparation dans laquelle on utilisait de la vipère pilée. On s'en servait pour guérir les malades souffrant de l'estomac. Pour ces maladies, on soupçonnait souvent la présence de nourriture empoisonnée, dans ce cas, la thériaque était tout indiquée pour agir comme antidote. Elle était aussi utilisée contre les fièvres violentes. La dose était indiquée par l'herboriste qui la vendait, à la Médina ou au Mellah, chez un ancien droguiste. On devait se servir de cette médication dès le début de la maladie, ce qui justifie l'expression suivante en arabe : « *ma za tériaque men elaariak, hatha mol skhana mat* » (avant d'apporter la thériaque du Aariak, le fiévreux est mort), expression passée dans la langue courante pour dire qu'il faut agir vite !

Pour calmer les douleurs d'estomac, on se servait du "*bazahra*" ou bézoard, désigné en arabe par le nom de « bed el mhor » (œuf du mhor, antilope mohar). Le bazahra, qui a la forme d'un œuf, est une matière sécrétée sous forme de larmes, disaient certains, par les yeux de la vipère. En durcissant, elle prenait la forme d'un caillou de couleur jaune pâle que l'on frottait dans le fond d'un bol en terre cuite avec de l'eau de fleurs d'oranger avant de le donner à boire au malade. On avait l'habitude d'en demander aux familles qui en possédaient.

D'autres croyaient que les bézoards provenaient d'une concrétion d'un animal appelé en arabe "*el mhor*"(antilope).

Un autre produit d'origine animale appelé "*el ouersch*" que l'on trouvait quelquefois dans le fiel des bœufs et surtout des vaches, est une concrétion en forme de pâte de couleur jaune or foncé. On l'administrait aux femmes en couches ou pour les fortifier après l'accouchement et pour les préparer à l'allaitement, tandis que d'autres femmes s'en servaient pour engraisser, selon la mode de l'époque...

On attribuait sa formation à la nourriture de la vache, à l'assimilation d'une plante miraculeuse appelée "*rbéth el kimia*" (plante de chimie) qui aurait pu être avalée par le ruminant. C'est une plante à laquelle les alchimistes depuis l'antiquité attribuaient la propriété de transformer les métaux en or.

On vendait ce produit, "*el ouersch*," aux enchères. Le vendeur public, "*dellal*" le portait soigneusement dans un papier au creux de la main exactement comme on vend des diamants, il faisait la tournée des riches amateurs et c'était le dernier enchérisseur qui acquérait le produit.

Une autre médication de provenance animale, non moins curieuse, consistait en un insecte, un coléoptère, à ne pas confondre avec la coquecinelle, appelé en arabe "*hmyarth zedda*" par les musulmans ou "*nana hmra*" par les israélites du Maroc. Cet insecte de couleur gris clair, herbivore se roule en boule sur lui-même dès qu'on le prend en main. Il ne se déroule que lorsqu'il se sent en liberté. On le trouve en nombre dans les racines des épinards "*knnar*" et des artichauts "*kharssof*".

Broyé et mélangé avec du sel, on le préconisait comme médicament contre la jaunisse. On remarque que la médecine officielle emploie aujourd'hui l'extrait de feuilles d'artichaut pour guérir les maladies du foie. On peut imaginer que cet insecte, qui se nourrit de la sève des feuilles d'artichaut, en tire un extrait. A défaut d'opération de laboratoire....

Un autre insecte, un coléoptère, qui ressemble à un scarabée si ce n'est le scarabée lui-même, est appelé au Mellah "*khanfost el aakrab*" (hanneton du scorpion), et en Médina *khadamt el aakrab* (servante de scorpion). Il était désigné comme la servante du scorpion car on disait que dès que le scarabée apparaissait, cela voulait dire que le scorpion suivait. On préparait avec cet insecte un médicament dont on se servait pour guérir la rétention d'urine.

Si on compare l'action de certains coléoptères, La cantharide par exemple, qui a une action excitante sur la vessie, il serait possible que cet insecte apparenté ait aussi une action stimulante et curative sur le même organe.

Avant d'en terminer avec ces coléoptères, je dirais encore un mot sur la cantharide appelée en arabe "*dbanth el hand*" (la mouche de l'Inde) utilisée

dans la composition des *hnot* ou *ras el hanot*, mélange dosé de plusieurs épices que les Fassis emploient dans les mets succulents de la cuisine bourgeoise.

On l'employait en médication comme vésicatoire pour remplacer la moutarde. La médecine l'utilise dans d'autres médicaments que je ne peux indiquer de peur d'être poursuivi pour exercice illégal de la médecine!

L'insecte bien connu, l'araignée, dotait la médecine familiale d'un tissu, la toile d'araignée, appelée en arabe « *aankabos* ou *khapos* » dont on se servait pour arrêter les hémorragies provoquées par les blessures que se faisaient imprudemment les enfants au cours de leurs jeux.

N'oublions pas le plus intéressant des insectes, l'abeille qui nous donne du miel, produit utile par lui-même, et qui a tant de vertus curatives. On se servait du miel pour guérir un certain nombre de maladies et un dicton arabe le confirme : "*el aassla edouda*" (le miel est un remède). La cire était également utilisée en médecine.

On arrive ensuite à un paisible petit insecte : la fourmi. La fourmi dont le roi Salomon a vanté l'activité et le fabuliste La Fontaine la prévoyance, ce petit insecte entre en jeu dans certaines médications qui ont pour but de guérir la paralysie.

A l'aide d'une préparation composée d'une plante appelée en arabe "*essanouj*" (nivelle) pilée et mélangée avec du miel et d'une pâte de fourmis bouillies, on soignait des malades atteints de paralysie et on augmentait leur force musculaire.

On se demande ce que pouvait fournir un si minuscule insecte! On comprend qu'une abeille fournit du miel parce qu'elle se nourrit du pollen des fleurs qui contiennent une matière douce. Mais la fourmi, de quoi se nourrit-elle ? Et voici que la science médicale a trouvé qu'il existe dans le corps des fourmis un acide dont les propriétés curatives sont reconnues par la médecine officielle : l'acide formique. La fourmi a doté la médecine d'un excellent médicament.

On disait aussi qu'à la veille d'une bataille, les guerriers des tribus mangeaient quatre fourmis chacun, pour éviter que le sommeil ne les accable. J'ajouterai

que Monsieur le docteur Secret m'a confié que les voleurs, en milieu rural, se faisaient piquer par les fourmis pour mieux courir en cas de besoin.

7.

J'en ai terminé avec les médicaments, nous allons à présent évoquer les médecins qui ont exercé à Fès avant le protectorat.

Le premier médecin dont je vais parler était espagnol, **le docteur Manuel**. J'étais encore trop jeune pour conserver de lui un souvenir quelconque mais j'ai entendu mes aînés me dire de lui le plus grand bien. Un de mes amis m'a raconté que le docteur Manuel l'avait soigné d'une morsure de scorpion au doigt, qu'il avait cautérisée au fer rouge.

Il habitait et travaillait dans une maison située au Mellah. Il mourut à Fès et la population israélite prit à cœur de lui faire de grandioses funérailles, lui témoignant ainsi sa sympathie et sa reconnaissance. Son corps fut inhumé au cimetière israélite. Autour de son tombeau fut aménagée une pièce qui a servi plus tard à l'enterrement d'autres européens.

Le deuxième médecin, originaire de Fès, était de confession israélite, naturalisé français : **Moklof Amsellem**. Je conserve de lui une image aussi vivante que pittoresque. Je devais avoir 6 ans lorsque mes parents, qui étaient invités par le vénérable chérif **Moulay Driss El Fdili**, dans sa belle demeure de la Médina, m'ont fait porter avec eux sur les épaules d'un homme d'un certain âge. Mes regards furent attirés au tournant d'une rue par un imposant grillage qui entourait un magasin et dont les fers arrondis étaient terminés par des lames pointues comme des lances et dans lesquelles des boules en verre multicolore retenaient la vue des passants.

A notre approche, on vit venir vers nous un homme de haute taille coiffé d'un grand bonnet qu'entourait un large turban, comme en portaient les Algériens d'alors, vêtu d'une longue tunique noire comme des personnes venant d'Orient. C'était le médecin qui venait nous inviter à entrer dans son cabinet de la rue du Talâa, en Médina.

Cette impression est restée gravée dans mon esprit et depuis ce moment, je ne cessais d'observer ce personnage. À la suite de certaines circonstances, le médecin Amsellem eut accès au palais du Sultan Moulay Hassan. Le Sultan trouvait en lui un alchimiste convaincu et durant plusieurs années, Amsellem établit son laboratoire au palais du Sultan. Je le voyais venir parfois, avec ses livres d'astrologie écrits en hébreu, faire visite à mon père.

Plus tard, Amsellem préféra retourner à sa première profession, la médecine, et il quitta le palais. Il transféra son cabinet au Mellah et prodigua ses soins aux malades: Amsellem voulait obtenir son diplôme. À cette époque, le diplôme s'obtenait, non pas dans une faculté de médecine mais grâce aux nombreuses attestations des patients soignés et guéris. Accompagné d'un notaire israélite nommé Abba Attia, Amsellem fit, le moment venu, la tournée de ses patients pour enregistrer leurs déclarations. Après avoir recueilli en sa compagnie, ces attestations, le notaire, qui était fin humoriste, se dirigea vers le cimetière et dit, pour rire bien entendu : "vous m'avez présenté les personnes que vous avez guéries, il faut me montrer à présent celles que vous avez tuées".

Quelques années après, Amsellem abandonna la médecine qui ne devait pas rapporter beaucoup, pour se consacrer à ses études personnelles. Le Sultan lui avait offert un terrain sur lequel il éleva une maison entourée d'un jardin. Il travailla à la publication d'un ouvrage scientifique qui fut honoré d'une préface du Maréchal Lyautey lui-même.

J'allais souvent le voir dans sa maison du Nouaouel. Sur les étagères qui garnissaient certains murs, Amsellem avait rangé des bocaux de médicaments aux multiples couleurs qui avaient constitué sa pharmacie du temps où il exerçait encore. Je me souviens nettement d'un jour où, me montrant un petit flacon parmi tant d'autres, qui contenait m'affirme-t-il, « la force du soleil », il me dit: "avec le contenu de ce flacon, je pourrais incendier toute la ville. " J'étais plutôt sceptique mais par courtoisie, je le priai de ne pas en faire usage.

Je me demande aujourd'hui si Amsellem ne s'intéressait pas déjà aux études pré-atomiques.

Ce médecin vécut longtemps après l'établissement du protectorat et partit avec sa famille en Palestine. Il mourut à Jérusalem.

8.

Un autre médecin israélite nommé **Abraham Amsili** exerça à Fès pendant plusieurs années. Il avait travaillé avec le médecin Manuel et à la mort de celui-ci, Amsili s'était installé à son compte et continua à exercer la médecine.

De taille moyenne, habillé à la mode algérienne, pantalon bouffant et bonnet rouge, il portait une barbe noire, et ne manquait pas d'une certaine allure qui le distinguait de ses coreligionnaires.

Comme la plupart des médecins qui avaient exercé à Fès, il n'était titulaire d'aucun diplôme, mais son expérience lui permettait de connaître l'usage des médicaments qui existaient à l'époque.

J'ai eu quelquefois l'occasion de m'entretenir avec lui, et comme je lui demandais comment il parvenait à reconnaître les maladies, il me répondit que c'était au patient de lui indiquer ce dont il souffrait. Par ailleurs, m'expliqua-t-il, la médecine est assez simple et les maladies sont visibles.

C'est ainsi que lorsqu'une personne avait le teint pâle et le blanc des yeux jaune, cela indiquait qu'elle avait la jaunisse; si un individu avait mal au dos et toussait, c'est que ses poumons n'étaient pas sains. Si un autre avait la tête et les mains chaudes, c'est qu'il avait de la fièvre. Pour celui qui souffrait de vomissement après les repas, c'était signe que l'estomac ne fonctionnait pas correctement.

Amsilli simplifiait ses diagnostics et ses traitements et, par mesure de précaution et pour ne pas se tromper, il classait soigneusement ses médicaments et rangeait ses bocaux par couleurs, selon la maladie. Le bocal vert devait contenir le remède pour la fièvre, le bocal jaune pour les maladies

du foie, le blanc pour les soins des yeux. Il préparait ses médicaments sous forme de paquets, la veille du jour de sa consultation, tout comme un épicier organisé le ferait.

Amselli partit pour Tanger pour revenir quelques temps après accompagné d'un médecin espagnol du nom de **Cerdeira**. Après plusieurs années de collaboration, ils quittèrent Fès pour d'autres lieux. Le docteur revint quelques années après à Fès où il exerça avec l'aide de son jeune frère, dans un cabinet qu'il ouvrit au Mellah.

L'épidémie de 1901.

Un autre médecin israélite venu de Tanger s'installa dans la Grand-Rue du Mellah: c'était **Samuel Guitta**. En temps normal, il suffisait pour soigner les malades, mais, lorsqu'en 1901 se déclara la terrible épidémie qui devait faire tant de ravages au Mellah, le docteur Guitta fut impuissant à déceler la nature de l'épidémie et à soigner les nombreuses victimes. D'après les notes manuscrites de certains historiens et témoins du Mellah, il mourut cette année 25 à 30 personnes par jour. L'épidémie fit ainsi plus de 4400 victimes.

Il faudrait vous brosser un tableau de l'état sanitaire du Mellah à cette époque. Si les intérieurs des habitations étaient propres, l'état sanitaire public laissait beaucoup à désirer. Proportionnellement aux autres quartiers de la ville, le nettoyage des ordures se faisait au Mellah un seul jour par semaine, le mercredi. C'est ainsi que les ordures ménagères s'accumulaient toute la semaine devant chaque maison et ces tas d'immondices parvenaient souvent à se rejoindre d'une maison à l'autre, surtout dans les rues étroites.

L'abattoir, en particulier, était d'une saleté repoussante. Les bouchers avaient l'habitude de lancer contre le mur qui leur faisait face les morceaux inutiles et encore saignants. Ceci ne manquait peut-être pas de pittoresque, mais toujours est-il que les chats, les mouches et les insectes pullulaient sur ces immondices. Le terrain des abattoirs lui-même était creux et conservait en permanence une flaque de sang sur laquelle surnageaient les ordures qu'on y jetait de toutes parts.

C'est ainsi que le manque d'hygiène la plus élémentaire et le déplorable état sanitaire du Mellah favorisèrent sans aucun doute la propagation de la maladie pendant la désastreuse épidémie de 1901.

La population presque tout entière était atteinte et l'affolement s'emparait de tous les habitants. Aux ravages de l'épidémie, s'ajoutaient les innombrables difficultés pour le transport et l'enterrement des cadavres qui étaient étalés au cimetière. Les membres de *la Hébra*, qui s'occupent en temps normal des enterrements étaient malades eux-mêmes et les rares personnes qui continuaient à s'en occuper ne pouvaient suffire à cet énorme et débordant travail.

Devant l'extension de la maladie et le nombre de victimes qui augmentait de jour en jour, les communautés juives des autres villes du Maroc se sont émues et ont fait de leur mieux pour témoigner leur solidarité.

La communauté juive de Tanger envoya à Fès **le docteur Bellenguer**, médecin espagnol délégué du comité sanitaire de Tanger. Il séjourna quelques mois à Fès, étudia les causes de l'épidémie et déclara qu'elle provenait des eaux stagnantes des étangs qui se trouvaient à côté de l'oued Fès: les microbes de la malaria étaient rejetés par le vent sur le Mellah et sur Fès- Djedid.

Il ordonna la fermeture d'un fondouk qui se trouvait dans une rue du Mellah et où végétaient dans un état de saleté indescriptible, les mendiants du quartier. Il indiqua aussi au seul médecin local, le docteur Guitta, les remèdes à administrer aux malades atteints de la malaria.

Profitant de la présence de ce médecin, plusieurs familles aisées l'invitèrent à examiner leurs malades. Il se faisait payer 100 francs la visite.

Il indiqua à la femme d'une personnalité locale atteinte d'obésité comment se soigner par un traitement qui consistait entre autre, à manger des courges (el karaâ khadra). Le bruit se répandit alors en ville que le médecin venu de Tanger prescrivait la consommation de courges. De nombreuses personnes suivirent ce traitement et guérèrent... Il est possible que les propriétés curatives (diurétiques et purgatives) des semences de la courge et de la citrouille aient

produit des effets favorables à la guérison de la fièvre due à la malaria ou au paludisme. Il est possible aussi que la guérison soit due à la confiance absolue ressentie envers ce médecin. Depuis lors, la courge est inscrite comme médication efficace contre la malaria...

Ayant ainsi rempli sa mission, le docteur **Bellenguer** repartit pour Tanger non sans avoir indiqué aux habitants le traitement à suivre pour mettre fin aux effets désastreux qui ont ravagé en partie le Mellah, contre la malaria et le paludisme : quinine, antipyrine, ipéca, eaux gazeuses en abondance et les malades complétèrent ce régime par la consommation de courges...

Il devait revenir à Fès quelques temps après car il devint le médecin du Sultan **Moulay Hafid**, à l'avènement de celui-ci.

On le voyait tous les jours, monté sur son cheval, se rendre au palais royal. Il avait installé sa maison au Talàa mais ne donnait pas de consultations privées. Le docteur Bellenguer s'était en outre particulièrement intéressé aux études sur le spiritisme.

9.

Chapira, médecin israélite venu de Pologne, était de haute taille et de forte constitution. Il avait une allure distinguée. Je me souviens encore de lui car il m'avait soigné dans mon enfance d'une brûlure à la main due à de la poudre à canon avec laquelle nous avions l'habitude de jouer pendant la fête de Pourim. Il m'avait ordonné comme traitement d'appliquer sur les brûlures des épluchures de pommes de terre et d'entourer la main d'un pansement. Ma main ne tarda pas à guérir de ses brûlures.

Pendant qu'il exerçait à Fès, un double deuil devait le frapper. Un de ses fils avait succombé à la suite de coups violents reçus de son maître d'école. Cet événement avait donné lieu à un procès qui fit sensation à l'époque.

Peu de temps après, son autre fils âgé de 21 ans fut atteint d'une fièvre violente. Dans son affolement et sa précipitation, le médecin Chapira, en

voulant le soigner, se trompa de bocal et le médicament administré provoqua la mort de son deuxième fils. Abattu par ce double malheur, Chapira quitta définitivement Fès.

D'autres médecins faisaient leur apparition de temps en temps à Fès mais ne trouvant pas la clientèle espérée, ils repartaient après quelques années d'exercice.

Parmi eux, je me souviens du médecin **Soussi** et de sa compagne qui était sage-femme. Ils s'installèrent dans un local qu'on appelait "Dar-Edelma" au Derb -el-Foqui, qui sera transformé plus tard en synagogue. Ils étaient d'un certain âge et n'ont pas pu supporter les incommodités de l'époque à Fès.

Un autre médecin juif de nationalité italienne, se nommait **Issoaa**. Il installa son cabinet dans une maison au derb El Aouinat, au Mellah, mais ne tarda pas à quitter la ville.

Des femmes médecins missionnaires, de nationalité anglaise, étaient installées à Derb Benhayon, dans le quartier de Sbaa -Loiath, à la médina. C'était la famille de **Mesir Sampson**, qui s'installa ensuite à Tanger. Je les voyais, de 1905 à 1908, distribuer des médicaments gratuitement aux personnes qui venaient les leur demander.

Un autre médecin anglais, **le docteur Verdun** installé au Douh, faisait de fréquentes visites à la population israélite du mellah de Fès.

Un médecin qu'on appelait **le docteur Holzman**, de nationalité allemande s'était installé à la Médina. On le voyait souvent assis dans les magasins de maroquinerie à Ain -Aalo, dans le quartier de Spétriène. Il portait le costume

musulman et on disait qu'il s'était converti à l'Islam. Il quitta la ville quelques années avant l'occupation française.

Un Israélite tunisien nommé **Nataf** exerça la médecine pendant quelques années dans une maison située à Derb El Ferd, au Mellah. Il abandonna la médecine pour le commerce dès l'arrivée des français. Il est mort à Fès et sa famille, sympathiquement connue, continua d'y résider.

À partir de 1905, je crois, des médecins de la Mission Française s'installèrent à Fès. Je me souviens plus particulièrement des docteurs **Zaffary** et **Fournial**, qui étaient habituellement consultés par la population juive et qui se rendaient au Mellah pour visiter des malades bénévolement. Ils ne parlaient pas arabe et je faisais parfois office d'interprète.

À la même époque, un médecin polonais appelé **Salom Cohen Zanwil**, plus connu sous le nom de **Sénior Sélomo**, s'installa au Mellah dans la maison de Dar Ben Sabah, au Derb El Foqui. Il préparait ses médicaments lui-même, il faisait payer ses consultations, médicaments compris, la somme de 2 francs 50 et les collyres 1 franc 25.

Pour les maladies graves, il se faisait accompagner du docteur Zaffary plus particulièrement ou par d'autres médecins. Il soignait bénévolement les indigents et avait une réputation de modestie et d'affabilité. Il continua à exercer sous le protectorat français. Il mourut à Fès. Ses enfants, honorablement connus, continuèrent à habiter le Maroc, notamment à Fès et Casablanca.

Quelques années après, le docteur **Mani** vint s'installer à Fès. Il s'était associé avec le docteur **Cohen** et ils travaillaient ensemble dans le même cabinet, indiqué ci-dessus.

Le docteur Mani, fils d'un rabbin de Jérusalem, **Rabbi Salom Mani**, qui avait auparavant visité Fès et connu les notables israélites, avait déjà sa réputation faite. On racontait une anecdote au sujet de son père que je n'ai pas connue.

Quand il était venu pour la collecte qu'on avait l'habitude de donner aux habitants israélites de Jérusalem, il n'y avait pas de médecins à Fès. Il s'était promis qu'un de ses enfants étudierait la médecine et qu'il l'enverrait exercer à Fès. Il paraît qu'il tint sa promesse et dès que son fils obtint ses diplômes, il lui recommanda d'exercer à Fès. Il possédait des diplômes français et ses connaissances approfondies en médecine moderne lui valurent une renommée appréciable. Il s'installa à son compte et faisait payer ses consultations 5 francs. Il était très estimé par les autres médecins de la Mission Française et par les étrangers de passage à Fès. Il fut agréé pour donner des soins au Palais du sultan Moulay Youssef, grand-père de sa Majesté Hassan II. Puis il quitta Fès pour s'installer définitivement à Tanger.

10.

Avec ces deux derniers médecins se trouve close la liste des médecins qui avaient exercé à Fès avant le Protectorat.

Pour donner une idée plus précise du corps médical, il faudrait ajouter aux médecins dont nous venons de parler, de nombreux praticiens, chacun avait sa spécialité. On se souvient encore de **rebbe Eliaho Cohen** qui, avec une adresse exceptionnelle, parvenait à retirer des corps étrangers des oreilles ou de la gorge, et qui soignait surtout les enfants. Il pratiquait aussi la circoncision.

Un autre praticien nommé **Aharon Cohen Ben Salomon** pratiquait la chirurgie et soignait bénévolement toute plaie, blessure et fistule externe. Il avait la spécialité de préparer des onguents à base de cire d'abeille.

Un autre praticien, le rabbin **Benyamin Elbaz** vaccinait les enfants contre la petite vérole. Il jouissait d'une bonne réputation dans les milieux musulmans et juifs.

Sa renommée de circonciseur était grande auprès des israélites. Il exerça cette fonction pendant près de 50 ans. À sa mort, le chiffre inscrit dans ses registres personnels concernant les enfants circoncis par ses soins atteignait le nombre de 8000 ! Ces registres ont pu servir d'état civil, la circoncision se pratiquant chez les israélites le huitième jour après la naissance.

Le dénommé **Issac Moyal** avait la spécialité de soigner les luxations et les fractures au moyen d'un emplâtre composé de son, de blanc d'œuf et d'huile. Il étalait sa préparation sur une toile soutenue par des baguettes de roseau, qu'il appliquait sur la fracture. Cette opération s'appelait "*ezbira*" ou soudure. Il réussissait parfaitement toutes ses opérations et jouissait aussi d'une excellente réputation chez les musulmans de la Médina.

Une praticienne nommée **Fréha Bossetha** avait la réputation de savoir guérir de la morsure d'un insecte venimeux appelé *bonif*.

Madame **Semha Amor**, épouse du nommé israël El Keslassi, soignait au moyen d'une plante nommée *El aasba* (la salsepareille), plante dont nous avons parlé dans la partie médicale.

Une autre femme, **Esther Malka**, soignait les hémorroïdes au moyen d'une préparation qui lui était propre.

Quelques femmes juives dont les connaissances étaient assez étendues donnaient des soins aux femmes du Palais Royal. L'une d'elles, épouse d'un coiffeur, dénommée **El Hzzama** (coiffeur) était habilitée à pratiquer les saignées dont l'usage était fréquent à l'époque et à soigner le personnel féminin du palais. Elle s'appelait **Messoda Bent Daoudo Youssef**.

Une autre femme, que l'on appelait Etbiba (doctoresse) était spécialement affectée aux soins médicaux des femmes du harem du palais. Elle se nommait **Aallo Danan**, épouse de **rebi Sentob Attar**.

Plus tard encore, sous l'égide du médecin français du palais, deux femmes juives donnèrent des consultations fréquentes aux femmes de Dar El Makhzen. Une de ces femmes, nommée **Saada Ouanounou** s'occupait spécialement du personnel féminin, tandis que l'autre, **Messoda Sasson**, était attachée en particulier à la mère du Sultan Sidi Mohamed, et jouissait de l'estime de la famille royale. C'est sa parente, **Yacot Mamane**, qui lui avait appris sa science. Le **docteur Secret**, médecin du Palais, s'était déclaré satisfait de ses soins et de son dévouement.

Il existait également au Mellah des familles qui donnaient bénévolement à ceux qui en avaient besoin certains produits dont ils connaissaient la formule. Parmi eux, on peut relever le nom de **Jacob Mimran** dont la spécialité était un sirop à base de grenades aigres contre la dysenterie.

La famille **Elalouf** distribuait de même, bénévolement, un onguent pour soigner les maladies de peau à base de cire vierge connu sous l'appellation de « *brham de dar Elalouf* ».

L'épouse du rabbin vénéré **Rabbi Abner Serfaty** distribuait quant à elle un collyre dont elle conservait la formule.



Pour conclure, il est certain que les progrès de la médecine permettent actuellement de dépasser largement les méthodes de médication dont nous disposions au 19e siècle, que les progrès réalisés par la science avec un corps médical des plus compétents permettent d'arrêter des épidémies, de guérir des maladies avec une rapidité inconnue jusqu'à nos jours. Il faut cependant rendre hommage aux médecins et praticiens d'autrefois qui se sont efforcés, avec dévouement, malgré les faibles moyens dont ils disposaient à l'époque, de lutter contre la maladie et de soulager les souffrances humaines.

